

Ems, Juin 1876

Le 26 Mars 1876, le Ministère italien présidé par M. Minghetti avait dû céder la place à un Ministère de gauche, présidé par M. Depretis. A la même époque, plusieurs membres de l'Assemblée législative française, à la veille de la discussion du budget des affaires étrangères, avaient présenté un amendement visant à supprimer les fonds destinés au maintien de l'ambassade de France auprès du Pape. M. Melegari, le nouveau ministre des affaires étrangères d'Italie, m'adressa, à cette occasion, un télégramme me prescrivant d'agir dans le but de favoriser le succès de cette proposition. Or, je savais d'avance, que l'amendement aurait été repoussé par la grande majorité de l'Assemblée, que le Gouvernement du Maréchal de Mac-Mahon y était absolument opposé, et que toute démarche de ma part à ce sujet aurait été à la fois inutile et irrégulière. Je devais aussi supposer que les députés italiens qui soutenaient le ministère Depretis dans la Chambre et dans la presse, et qui avaient poussé M. Melegari à m'envoyer les instructions que je viens d'indiquer, n'auraient pas manqué de me faire un grief de l'insuccès de l'amendement. Ce parti, du reste, croyait, qu'après les changements survenus en France les intérêts italiens dans ce pays auraient été soignés peut-être avec plus de chance, si non avec plus de dévouement, par un ambassadeur moins compromis avec le Gouvernement déçu, et par là plus agréable au parti républicain français. La presse ~~laissait~~ de gauche sans s'exprimer ouvertement en ce sens, laissait pourtant comprendre que le changement de Cabinet devait entraîner aussi des modifications dans la distribution des postes diplomatiques à l'étranger. Dans ces circonstances ma conduite était toute tracée. Je n'hésitai pas à prendre la résolution de quitter le poste de Paris, que j'occupais depuis plus de 15 ans, aux premiers jours de Mai 1876. Je demandai par le télégraphe l'autorisation de me ren-

dre à Rome, et aussitôt arrivé dans cette ville, j'allai mettre la légation de Paris à la disposition de M. Depretis. Le président du Conseil me remercia, et il me proposa l'ambassade de St. Pétersbourg que j'acceptai. Le Général Cialdini fut destiné à me remplacer à Paris. La chance qu'on souhaitait au nouvel Ambassadeur italien en France ne l'y a pas accompagné. C'est pendant sa mission qui dura jusqu'en 1881 que le Gouvernement français fit occuper Tunis ce qui eut pour les relations entre l'Italie et la France les conséquences que l'on connaît. Jusqu'au moment de mon remplacement la conduite des Gouvernements italien et français au sujet de Tunis était réglée d'après les assurances verbalement données à plusieurs reprises de part et d'autre, du rapport du status quo territorial et politique de la Régence. Un des derniers actes auxquels je pris part avant mon départ de Paris fut une espèce d'entente verbale entre le Duc Decazes et moi, d'après laquelle, dans le but d'éviter des conflits éventuels, je m'engageais à dénoncer immédiatement au Min. des affaires étrangères de France tout agissement, de la part du Consul français à Tunis, tendant à y provoquer un changement dans l'état existant et réciproquement le Duc Decazes s'engageait à m'exposer sans retard ses plaintes à l'égard de l'action du Consul d'Italie.

Au commencement du mois de Juin 1876, après être allé présenter mes lettres de rappel au Maréchal de Mac-Mahon, je partis de Paris pour la Russie en passant par Ems, où se trouvait alors l'Empereur Alexandre II. J'arrivai à Ems le 6 Juin et j'y restai jusqu'au 18. L'Empereur de Russie me reçut le 9 à l'hôtel des Quatre Tours où il résidait, et m'invita à dîner. Outre le Prince Gortchakoff, le Baron de Jomini, M. Hamburger et le Baron de Freederiksz, que j'avais déjà vus à mon arrivée, je rencontrai à la table impériale le Général Comte Adlerberg, Ministre de la Maison de l'Empereur, les aides-de-camp généraux Prince Léon de Radziwill et Ryleff, le vieux Prince Viazemsky, l'agent militaire d'Allemagne Général de

Werder, et plusieurs autres personnages de la suite du Tsar. Parmi les convives il y avait le Duc d'Ossuna, ancien Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Russie, qui tout perclus de goutte, les pantoufles aux pieds et le bras en écharpe, était venu, disait-il en prévision d'une guerre contre les Turcs, offrir son épée à l'Empereur de Russie. Dans l'audience qu'il m'accorda, Alexandre II me donna rendez-vous à St. Pétersbourg en Juillet, et me fit les plus amples déclarations pacifiques. Mais ce n'était plus un secret qu'il pensait à la guerre et s'y préparait, et je savais qu'il venait d'obtenir, en vue de cette éventualité, la promesse d'une neutralité bienveillante de l'Empereur d'Allemagne. Je savais également qu'il se proposait d'avoir une entrevue avec l'Empereur d'Autriche afin de lui demander un égal engagement.

L'entrevue des Empereurs François-Joseph et Alexandre II, accompagnés de leurs Chanceliers, le Comte Andrassy et le Prince Gortchakoff, eut lieu à Reichstadt le 8 Juillet 1876. L'entente qui s'ensuivit fut consignée dans un protocole dont le contenu resta secret, et fit plus tard l'objet d'une convention entre la Russie et l'Autriche-Hongrie (signée le 15 Janvier 1877), demeurée également secrète. Cependant je ne tardai pas à être informé que, pour prix de sa neutralité l'Autriche avait obtenu de la Russie la faculté d'occuper militairement et d'administrer la Bosnie et l'Herzégovine. J'appris plus tard que l'Empereur Alexandre, en prévision d'une guerre heureuse pour la Russie avait en outre pris l'engagement de ne pas constituer dans les Balkans un grand Etat slave; ce qui fut oublié depuis par les négociateurs russes du traité de San Stefano. On sait que ce traité souleva une vive opposition de la part des Cabinets de Vienne et de Londres, et que ses clauses furent remplacées par les stipulations du traité de Berlin de 1878.

Dès le 14 Juin l'Empereur Guillaume était venu à Ems, pour y suivre sa cure habituelle et rendre visite en même temps à

son auguste neveu. Le jour de son arrivée j'allai m'inscrire à sa résidence, et deux jours plus tard, le 16, il me fit donner rendez-vous pour le lendemain dans la matinée à la promenade publique d'Ans.

Après m'avoir raconté ce qui s'était passé le 2 Septembre 1870 dans sa dernière entrevue avec l'Empereur Napoléon qui était venu lui remettre son épée à la suite de la capitulation de Sedan, l'Empereur Guillaume me conduisit à l'endroit où fut mise la pierre commémorative de sa rencontre avec le Comte Benedetti, et il me fit le récit de cet incident à peu près dans ces termes:

"Dans la matinée du 13 Juillet 1870, pendant que je me promenais après avoir bu mes premiers verres d'eau, je fus abordé par le Comte Benedetti à cette même place où vous voyez la pierre commémorative. L'Ambassadeur de France, en m'informant qu'un télégramme du Duc de Gramont lui annonçait la renonciation du prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne, me dit que l'Empereur Napoléon avait reçu avec satisfaction cette nouvelle et qu'il espérait que ce fait mettrait fin à l'incident, mais qu'il désirait obtenir de moi l'assurance, que la candidature qui venait d'être retirée, ne serait pas reproduite à l'avenir. Je répondis à Benedetti, que j'ignorais jusqu'à ce moment la renonciation qu'il venait de m'annoncer et qui sans doute serait communiquée directement par mon cousin.

Mais je lui fis remarquer que cette renonciation ne concernait pas le Roi de Prusse, ce qui paraissait au surplus bien manifeste par le fait même que je n'en avais été informé jusqu'au moment où il parlais, que par l'Ambassadeur de France. Cependant je lui dis: Vous pouvez répéter à l'Empereur votre Souverain ce que je vous affirme ici: Je connais mes cousins le Prince Apt. de Hohenzollern et son fils; ils sont d'honnêtes gens et s'ils ont retiré la candidature qu'ils avaient acceptée, ils n'ont certes pas

agi avec l'arrière pensée de la reproduire plus tard".

M. Benedetti insista. J'insistai à mon tour dans mon refus de donner la garantie qu'on me demandait, en déclarant à l'Ambassadeur que, malgré ma meilleure volonté, je ne pouvais pas accueillir une demande qu'on n'avait pas le droit de m'adresser, et je répétai que la Prusse devait rester étrangère à la question. Je terminai en disant que, d'ailleurs, je devais attendre les communications de mon cousin. Il insista une troisième fois. Alors je lui dis: "Monsieur l'Ambassadeur, je viens de vous donner ma réponse; et comme je n'ai rien à y ajouter, permettez que je me retire." Je fis deux pas en arrière, comme cela, sans lui tourner le dos (ici le vieux monarque fit les deux pas en arrière en me regardant), et puis je me retournai et je m'éloignai. M. Benedetti avait été plus qu'insistant. De mon côté j'ai été ferme. Mais la conversation s'était maintenue de part et d'autre dans les termes d'une stricte politesse. Je rentrai à l'hôtel et quelques heures après je reçus le message du prince de Hohenzollern me faisant part de la renonciation. J'en fis aussitôt informer l'ambassadeur de France par mon aide-de-camp le prince de Radziwill et je chargeai ce dernier de lui dire de ma part que je considérais désormais l'incident comme clos.

Mais M. Benedetti me fit savoir par Radziwill qu'il venait de recevoir du Duc de Gramont un télégramme avec l'instruction de me demander une nouvelle audience, afin d'obtenir de ma part l'approbation de la renonciation et l'assurance qu'elle ne sera pas reproduite à l'avenir, assurance que j'avais déjà repoussée le matin.

Je lui fis répondre que je donnais mon approbation à la renonciation de mon cousin, au même titre, auquel j'avais donné mon consentement à son acceptation, et qu'il pouvait le faire savoir à l'Empereur Napoléon, mais que quant aux garanties qu'on exigeait

de moi pour l'avenir, je ne pourrais que répéter à l'Ambassadeur ce que je lui avais déjà dit le matin, et que par conséquent je croyais inutile une nouvelle entrevue. J'avais espéré que cette seconde réponse aurait dû suffire. Il n'en fut rien. M. Benedetti tout en se montrant satisfait de l'approbation que je lui avais fait notifier, insista pourtant de nouveau pour avoir une audience. Cette fois je lui fis déclarer par Rätzwill, que j'envoyai chez lui après mon dîner, que n'ayant d'autre réponse à lui faire après celles que je lui avais déjà communiquées, je regrettais de ne pouvoir le recevoir.

Le jour suivant, 14 Juillet, je devais aller à Coblenz. Benedetti me fit demander s'il pouvait me saluer avant mon départ. Je lui fis répondre qu'il pouvait venir à la gare. Il y vint en effet, et en le saluant je lui dis, que si on croyait devoir prolonger la discussion, on devait s'adresser à Berlin, où j'espérais du reste le revoir bientôt.

"Comme vous voyez, dans mon refus de recevoir M. Benedetti le 13, après la conversation du matin, et après l'avoir les jours précédents (le 9 et le 11), il n'y avait rien de désobligeant pour lui. Je n'ai pas eu la moindre intention de manquer à l'Ambassadeur de France, et celui-ci ne put avoir un seul instant le sentiment d'avoir essayé un affront.

"J'avais dans la soirée du 13 fait connaître par le télégraphe à M. de Bismarck ce qui s'était passé à Ems, en l'autorisant à en informer s'il le jugeait à propos mes représentants en Allemagne et à l'étranger. ~~à la suite de~~ ~~à la suite de~~ ~~à la suite de~~ cette communication, M. de Bismarck envoya aux Ambassades et Légations de Prusse un télégramme, dans lequel, sans entrer dans les développements contenus dans le mien, il se bornait à relever les engagements qu'on voulait m'imposer pour l'avenir, et mon refus de recevoir de nouveau l'Ambassadeur de France. Ce télégramme arriva bientôt à Paris. Dans

la façon dont le refus d'audience y était annoncée, le Gouvernement français se crut autorisé à voir une insulte à l'adresse de la France. Et sans attendre d'autres explications l'Empereur Napoléon me déclara la guerre."

Ainsi me parla l'Empereur Guillaume en faisant plusieurs fois le tour de la promenade.

Avant mon départ d'Ems pour St. Pétersbourg, il me fit dîner à sa table avec M. le Vicomte de Gontant, alors ambassadeur de France en Allemagne. L'Empereur paraissait de bonne humeur pendant le dîner et nous dit avoir reçu dans la journée la nouvelle que la population de sa bonne ville de Berlin venait d'atteindre le million d'âmes. Ce fut ma dernière rencontre avec lui.

Je n'ai pas à chercher jusqu'à quel point le récit du vieil Empereur est ou n'est pas conforme à celui des sources françaises. Je me suis borné à exposer ce qui m'a été raconté au sujet de cet épisode par la plus grande autorité du côté Prussien, et je ne garantis que la fidélité de mon exposition. L'Empereur d'Allemagne, lorsqu'il me faisait son récit était entré dans sa 80ème année, et il parlait après que six ans et trois mois s'étaient écoulés depuis la date des faits. Je dois dire pourtant, que sa mémoire semblait être aussi sûre que s'il se fût agi d'évènement, de la veille, et que sa parole n'a trahi, à aucun moment de son discours aucune incertitude, ni la moindre hésitation.

En rentrant au Gartenhaus de M. Chr. Minor, où je logeais, je notai au crayon les points essentiels du récit de l'Empereur et c'est d'après ces notes que j'écris mes souvenirs sur cet épisode de mon séjour à Ems en Juin 1876.

---